

Dis Papy, raconte moi comment c'était l'Algérie que tu as connue.... (Suite et fin)

Les bombardements (Suite)

(Dix-septième partie)

Les alertes succédaient aux alertes, la baignoire était devenue notre résidence secondaire. La tragédie de la rue Gambetta, l'impressionnant épisode de la bombe dans la gendarmerie nous confortèrent dans l'idée qu'il fallait au plus vite quitter la ville bien trop exposée.

Il fut donc décidé en haut lieu d'aller nous réfugier au cabanon de Jeanne d'Arc où, pensions nous, les risques étaient limités, aucune cible militaire importante ne se trouvant à proximité. (Quelques mois plus tard la tragédie de la ferme Monti, pourtant située elle aussi hors agglomération, nous démontrera que l'on n'était nulle part en sécurité). Cette décision fut approuvée à l'unanimité par le clan des enfants : à la plage tous les jours, à l'école de temps en temps, quelle aubaine ! Comme on ne sait jamais, les grands avaient construit au pied de l'escalier, un abri circulaire creusé à même la plage, dont les murs bas étaient constitués de sacs remplis de sable ; des tôles couvertes de sacs coiffaient et camouflaient parfaitement le tout. L'entrée était orientée à l'ouest, vers le port, de façon à ne rien perdre du « spectacle »... C'était un refuge bien fantaisiste, mais il n'y a que la Foi qui sauve...

Nous nous y réfugiions à chaque alerte. J'avais alors l'impression d'assister au show du 14 juillet ; là-bas, l'espace au-dessus de la ville était illuminé par les puissants projecteurs dont les faisceaux mobiles trouaient l'obscurité à la recherche de l'ennemi, se rejoignant parfois pour ne former qu'un seul cercle

de lumière encore plus vive ; les balles traçantes pointillaient le ciel de rouge et de blanc, les explosions des obus antiaériens le tapissaient de gerbes éclatantes... On percevait clairement, amplifiés par la nuit, le tacata rageur des mitrailleuses, les pom pom plus assourdis des canons antiaériens, les détonations de la flag, le ronronnement lancinant des bombardiers, les déflagrations des bombes. C'était un spectacle féerique mais angoissant ; bien qu'assez éloignés du théâtre des opérations, nous n'étions pas plus rassurés que cela et avions même un peu... mal au ventre. Comme disait mémé Françoise, « Si on te met une olive dans le derrière, on va récupérer un litre d'huile... »

Un soir, le spectacle tourna au drame : les projecteurs avaient réussi à localiser un avion qu'ils ne lâchaient plus ; on distinguait très nettement un point brillant se déplaçant en même temps qu'eux, comme englué, impuissant à se débarrasser de leur disque de lumière. Et tout à coup, il explosa, devint une boule incandescente : la DCA venait de l'atteindre ! Bouleversé, sans voix, je suivis son atroce, interminable chute, jusqu'à ce choc terrifiant dans la mer, au large de Srigina ! Je venais d'être le témoin, en direct et sans trucage, d'une scène qui m'a profondément marqué, une scène effroyable à laquelle on assiste désarmé, impuissant ; pendant cette chute qui n'en finissait plus, j'imaginai le calvaire de celui qui, dans ce sinistre brasier, se débattait, hurlait sa douleur et sa détresse et s'enfonçait vers la mort... ! Il l'a bien cherché, me direz-vous peut-être ! Est-ce si sûr ?...Avait-il demandé à être là ..? Certainement pas !!. Quoi qu'il en soit, une telle scène laisse des traces profondes et indélébiles chez un gamin de 10 ans.

Je garde un autre souvenir particulier de ces « vacances » spéciales :

La matinée était superbe, la mer d'huile, plate et cristalline comme elle l'était souvent à Jeanne d'Arc ; les marbrés étaient au rendez-vous, mon petit seau se remplissait, je m'amusais bien. Soudain, un bruit de voix attira mon attention : un attroupement

commençait à se former au bord de l'eau, une centaine de mètres plus loin ; on accourait des cabanons voisins, on faisait cercle autour d'une "chose" échouée sur le sable. Je ne voulus pas être en reste : abandonnant mon roseau, je courus rejoindre le groupe et me faufilai entre les curieux ; j'aperçus alors une masse sombre et flasque que la mer avait amenée là : je reconnus une veste en cuir, une veste de pilote ; une croix noire y était épinglée et quand une vaguelette la déplaça mollement, je vis avec horreur une main glabre qui dépassait de l'une des manches... !

C'est bien triste tout ça, me direz-vous ! Oui, c'est triste, mais c'est la réalité, la réalité de la guerre et de la folie des hommes !

Alors, je vais essayer de ramener un petit sourire sur votre visage.

Dans un abri de la rue Amiral Courbet, non loin du cinéma Colisée de Marcel Beyssot et du café « chez Patchi », cher au cœur de nombreux racingmen, se réfugiait, à chaque alerte, un maçon sicilien qui, malgré toute sa bonne volonté, n'avait pas encore réussi à apprivoiser la langue de Molière. Il s'exprimait dans un français approximatif teinté d'un fort, mais au demeurant agréable, accent italien ; chaque fois qu'un avion amorçait son piqué et que le vrombissement strident du moteur se précisait, s'amplifiait, notre maçon se bouchait les oreilles et commentait à la cantonade :

« Purée, ça y est, la re-oilà qu'elle pique sur les étuiles, pôv de nous zôtres, Sainte Rita, faites quéque chose pour nous !... »

Pendant la brève accalmie qui suivait, on le reprenait bien gentiment, en essayant de ne pas froisser son amour-propre.

« On ne dit pas une avion, mais un avion, on ne dit pas les étuiles, mais les tuiles... Essaie, fais un effort... »

Il rétorquait, grognon :

« Atso, vous avez tous des yeux de « linsk » ma parole (de

lynx, bien sûr) ; à la vitesse qu'elle pique, vous êtes capab de oir si c'est un mâle ou une femelle... et d'abord i fait nuit, ô tchatcharounes que vous êtes !... Un avion, des tuiles... Aouah, j'arriverai jamais ! »

Il marmonnait jusqu'au passage de la vague suivante et l'on pouvait constater qu'une fois de plus, la leçon n'avait pas servi à grand chose. « les re oilà, les re oilà !... » Cela détendait un peu l'atmosphère et permettait de mieux supporter ces pénibles instants.

Je vais maintenant ouvrir une parenthèse pour vous narrer cette histoire : Dans le paragraphe de mes souvenirs intitulé : «Mes débuts d'instituteur», j'ai écrit que je devais faire mon mea culpa, car j'avais eu «l'audace» d'enseigner à mes petits Kabyles que leurs ancêtres étaient... les gaulois... Réflexion faite, je retire le mot «audace» ... Et si après tout...?

C'était il y a bien longtemps, quelques décades avant Jésus-Christ. Les Romains avaient envahi la Gaule, nos vaillants aïeux se défendaient crânement contre un ennemi supérieur en nombre, mieux équipé et doté de machines de guerre impressionnantes; ils n'avaient que leur courage à opposer aux agresseurs...

Ce jour-là, une bataille faisait rage sur le flanc de la colline, quelque part du côté de Gergovie.

Adossé à un rocher, le fier et courageux Ambérrix, de la tribu des Arvernes, mettait ses dernières forces dans ce combat désespéré ; blessé, isolé de ses compagnons, il se savait perdu mais peu lui importait de mourir ; il ne se rendrait jamais et engageait là son baroud d'honneur, ferrillant comme un beau diable. Mais tout à coup il s'écroula sans connaissance, victime d'un violent coup porté à la tête...

Quand il rouvrit les yeux, c'était l'obscurité totale. «Je suis aveugle» pensa-t-il avec effroi... Mais non, une faible lueur apparut, bientôt, des formes vagues se précisèrent...

Il réalisa alors qu'il était dans un sombre cachot. Il y resta de longues semaines qui lui permirent malgré tout de reprendre des forces. Quand il en fut enfin sorti, on lui confia quelques menus travaux dont il s'acquitta du mieux qu'il put : il ne servirait à rien de se rebeller ! Ses gardiens apprécièrent, firent un rapport favorable à leurs supérieurs. Ambérix était un sujet d'exception, intelligent, brave, d'une force peu commune ; en Gaule, il ne serait pas utile à grand-chose ; il rendrait de bien meilleurs services ailleurs, à Rome par exemple, où l'on avait besoin de gaillards d'une telle trempe...

Et c'est ainsi que notre héros se retrouva dans une interminable colonne cheminant vers la ville de César ; il allait à pied, comme tous les autres, mais il vit un singulier prisonnier qui bénéficiait, si l'on peut dire, d'un régime particulier : enfermé dans une cage de bambous, il faisait, lui, le trajet en chariot, mais parions qu'il s'en serait bien passé... Grand, fort, moustache et longue chevelure blondes, c'était bien sûr un gaulois, mais pourquoi était-il ainsi traité ? La rumeur apporta bientôt la réponse : cet homme était le grand chef qui venait, à Alésia, d'être vaincu par César après lui avoir opposé une résistance courageuse mais vaine et à qui César réservait un bien triste sort...

Enfin, à l'issue d'une marche longue et pénible, la grande cité apparut aux yeux ébahis et émerveillés de notre ami qui n'avait jamais vu ces curieuses demeures au toit de tuiles, bien alignées de part et d'autre de larges allées sur lesquelles circulaient des chars à deux, voire trois chevaux ! Sans parler de ces imposantes constructions aux harmonieuses colonnades, de ces majestueux arcs de triomphe ou de ce colossal édifice circulaire percé d'une multitude d'ouvertures en arceau... A quoi cela peut-il servir se demanda Ambérix qui n'avait même pas imaginé que de telles merveilles pouvaient exister, lui qui jamais, sauf pour aller guerroyer contre l'envahisseur, ne s'était aventuré loin de son petit village arverne aux huttes couvertes de chaume, aux places boueuses où s'ébattaient poules et cochons !

Pendant toute la traversée de la ville, une foule dissipée fit une haie colorée et bruyante à la colonne, réservant au prisonnier de la cage de bambous le plus gros de ses sarcasmes et de ses huées.

On entra bientôt dans une immense cour où des légionnaires faisaient l'exercice ou s'entraînaient au combat. C'est là qu'un préteur décida du sort de chacun: Ambérix, sujet d'élite précédé d'une flatteuse réputation, fut directement affecté au service d'un riche commerçant, Caius Gratus, demeurant à Ostie, qui importait blé et huile de cette contrée lointaine située de l'autre côté de la Méditerranée, la province romaine de Numidie; Caius Gratus y possédait, dans une plaine fertile, non loin du port de Saldae, une vaste propriété qui lui fournissait le plus gros de ses importations : huile d'olive, blé, peaux, figues séchées dont les Romains étaient friands. Mais les derniers rendements n'étaient pas fameux, pas conformes en tout cas à ce que Caius en attendait. Il fallait réagir. Et pourquoi ne pas envoyer là-bas l'actif et courageux Ambérix, qui, durant les quelques mois qu'il venait de passer à Ostie, avait donné la preuve de son esprit d'entreprise et de son efficacité? Caius n'hésita pas longtemps. Ambérix fut affranchi !...

Une vie nouvelle et libre allait commencer pour lui, dans un pays dont il ignorait tout, mais qu'il avait hâte de connaître.

.. La galère approchait de la côte dont les contours se précisaient ; montagneuse et boisée, elle semblait n'offrir, vue de loin, que peu de refuges naturels. Mais lorsque l'on fut plus près du rivage, le port de Saldae se dessina enfin, bien abrité des vents d'ouest par un cap aux falaises abruptes plongeant verticalement dans la mer. On accosta bientôt. Amberix et ses compagnons de voyage, de riches négociants romains, mirent pied à terre.

Il régnait sur les quais une grouillante animation : des esclaves chargeaient des amphores ventruées, réalisant, pour accéder à la galère, des prodiges d'équilibre sur l'étroite planche qui

fléchissait sous leur poids ; des berbères aux vêtements bizarres discutaient à haute voix, usant de grands gestes ; des cavaliers allaient et venaient, caracolant sur des petits chevaux nerveux ; des enfants se poursuivaient en criant, bousculaient des promeneurs qui les invectivaient ; des marchands, assiégés par une foule piaillant, proposaient à grands cris leurs produits...

« Je ne vois pas tellement de différences avec Ostie, pensa Ambérix qui ne se sentait pas du tout dépaysé ! »

Notre grand Gaulois et sa tignasse blonde n'avaient pas manqué d'attirer l'attention ; un Berbère, curieux, l'accosta bientôt pour lui poser, dans une langue aux accents gutturaux, toutes sortes de questions... qu'Ambérix ne comprenait évidemment pas ; il prononça à tout hasard le nom de Caius, ce qui lui valut immédiatement la considération du Berbère, et favorisa les échanges. Gratus, bien que demeurant à Rome, était très connu et estimé dans la région et le Berbère, avec force gestes, proposa à notre ami de le conduire au domaine. Le trajet à cheval ne fut pas long, on arriva à destination en quelques heures.

La propriété était située sur un coteau peu élevé dominant une plaine où se prélassait un large fleuve tranquille. Une grande allée bordée de platanes majestueux menait à l'habitation principale, édifiée suivant le plus pur style romain ; fronton, colonnades, statues et terrasses fleuries firent penser à Ambérix que, décidément, il n'y avait rien ici à envier à Ostie !

Ses premières journées furent consacrées à la découverte du vaste domaine et de ses multiples dépendances, à l'initiation aux méthodes de culture, à la présentation du nombreux personnel berbère avec qui il aurait désormais à partager son temps. Puis il se mit au travail, conseillant, expliquant, donnant l'exemple, prêtant souvent la main à l'un ou à l'autre et il fut vite adopté...

Plusieurs mois passèrent...

Un après-midi, alors qu'il aidait à rentrer des sacs dans le grenier, il eut la sensation très nette d'être épié, il sentit qu'un

regard était posé sur lui; il se retourna, mais ne vit personne. « Étrange, se dit-il, j'étais pourtant sûr qu'on m'observait... » Il éprouva la même impression le lendemain, au moment où il entra dans l'écurie pour donner de l'avoine aux chevaux, mais cette fois encore, il n'y avait personne. « De plus en plus bizarre, mon esprit me joue des tours, le soleil peut être..... » Quelques jours plus tard, le phénomène se reproduisit : Ambérix épandait de la paille pour la litière des bêtes ; il eut de nouveau le sentiment qu'on le regardait ; il continua cependant son ouvrage sans rien laisser paraître... et se retourna si brusquement que le « regard » n'eut pas le temps de s'éclipser : là, derrière la mangeoire, une jeune Berbère le dévorait des yeux. Surprise d'avoir été ainsi découverte, elle s'enfuit sans demander son reste, mais Ambérix eut le temps de la reconnaître : c'était Houria, la fille de Yazid, le commis principal du domaine, qu'il avait aperçue quelques fois sans jamais lui avoir prêté une attention particulière. Plusieurs jours passèrent avant qu'elle ne se manifestât à nouveau, mais cette fois ce fut sans se cacher ; prétextant un renseignement à demander, elle s'adressa directement à Ambérix qui découvrit alors une jeune fille au port altier, fine, élancée, superbe, au regard ardent d'où se dégageait pourtant une infinie douceur, à la longue chevelure noire et brillante enserrée dans un foulard aux couleurs chatoyantes. Elle le regarda sans baisser les yeux...Il rougit et sentit naître un sentiment bizarre qu'il n'avait jusqu'alors jamais éprouvé.

Et naturellement, vous vous en êtes douté, non ? une idylle naquit...Ils se revirent, d'abord en cachette, Ambérix appréhendant un peu la réaction du père, puis au grand jour, Yazid ne s'étant pas manifesté; rien ne s'opposait désormais à leur amour.

Et c'est ainsi qu'Houria, la belle Berbère et Ambérix, le fier Gaulois, unirent leur destinée dans ce beau et sauvage pays de Berbérie qu'Ambérix considérait à tout jamais comme le sien... !

Bien sûr, de nombreux rejetons vinrent égayer le jeune

foyer, certains bruns comme la maman, d'autres blonds comme...les blés. Et ces enfants en eurent d'autres, qui en eurent d'autres qui...Les uns bruns, les autres blonds, comme l'était mon petit Youssef, rappelez vous, celui qui m'avait conjugué « nous fume la pions... »

...C'est la fin d'une belle journée de printemps ; la nuit commence à étendre son voile étoilé ; il fait doux, la mechta va s'endormir ; on entend au loin la flûte plaintive d'un petit berger qui rentre ses moutons, le gazouillis des oiseaux est à peine audible, tout est empreint de calme et de sérénité. C'est un instant privilégié, un instant béni où l'on se sent plus proche de l'Infini, où l'on voudrait que tout se fige, un instant dont seule cette terre d'Algérie peut vous gratifier...

. C'est le moment que Youssef et ses petits camarades ont choisi pour se raconter des histoires extraordinaires. Assis en rond sous le vieil olivier centenaire trônant au centre de la place du village, chacun y est allé de son fabuleux récit.

« Allez, Youssef, c'est à toi maintenant !

- Oh moi, vous savez, je vais pas vous raconter d'histoire, j'en connais même pas... Mais en échange, voulez vous que je vous dise mon secret ?

- Oh oui, bien sûr, allez, vas -y !

- Et bien, croyez le si vous voulez, mais mon ancêtre à moi était un Gaulois, vous savez, un de ces hommes blonds dont le maître nous a parlé en histoire...Même qu'il s'appelait Ambérix

- Et comment tu peux le savoir ?

- Je le sais, c'est tout ! »

Les copains n'ont pas voulu le croire, mais il s'en fiche, Youssef, lui, IL LE SAIT...

Et vous, qu'en pensez-vous ?

Cette histoire est bien entendu, de pure fiction, un peu farfelue peut-être ; ses personnages sont tous imaginaires, sauf

Youssef, mon sympathique blondinet, bien réel, lui, ainsi que le prisonnier de la cage de bambous avec qui Ambérix a eu le privilège de voyager, mais que vous aviez bien sûr reconnu, n'est-ce pas ?

Mais vraiment, trouvez-vous tout cela impossible ?

Je referme maintenant la parenthèse, et tant pis si vous ne m'avez pas cru, pour continuer mon récit...

Auteur : Claude Stefanini

(FIN)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.